

personnes ou les choses par ces autres mots *un, une, des* : *un homme, une femme, des hommes, des femmes, etc.*

Nous reviendrons plus tard sur tous ces points ; mais constatons d'abord ceci : que, dans notre langue française, les mots qui désignent par leur nom les personnes et les choses, de quelque nature qu'elles soient, ne s'emploient pas, en général, sans être précédés d'un autre petit mot, avec lequel ils sont presque toujours unis indissolublement.

Je reprends maintenant les deux mots dont je me servais tout à l'heure : *cheval et noir*.

Ces mots *cheval et noir* représentent, cela est bien clair, deux idées qui sont en soi très-différentes : le premier l'idée d'un animal, le second, l'idée d'une couleur. Mais si j'ai dans l'esprit l'idée d'un cheval, distinct des autres chevaux par sa couleur, et dont la couleur est noire, ces deux idées *cheval et noir* se rapprocheront en moi, puisque je juge que, dans l'animal qui m'occupe, elles se conviennent, et pour les exprimer par le langage, je rapprocherai aussi les mots qui les représentent, et je dirai : *le cheval noir*.

J'ai maintenant dans l'esprit une autre idée. Le cheval que, je vois ou dont je m'occupe n'est pas à moi ; c'est mon camarade Jean, je suppose, qui l'a acheté ; c'est Jean qui le monte, c'est Jean qui le fait travailler ; le cheval appartient à Jean. Si je veux exprimer, de la manière la plus simple, ce rapport que je reconnais entre Jean et le cheval, rapport de propriété, puisque ce que je reconnais, c'est que le cheval appartient à Jean, je dirai, non plus : *le cheval Jean*, comme j'étais tout à l'heure : *le cheval noir*, cela ne se comprendrait pas dans notre langue ; mais je dirai, *le cheval de Jean*, intercalant ainsi entre *cheval et Jean* le mot *de* qui indique précisément ce rapport de propriété que je constate entre le cheval et Jean.

Maintenant allons plus loin.

Si j'ai prononcé devant vous ces mots : *le cheval de Jean, le cheval noir* n'est-il pas vrai que votre esprit n'est pas satisfait, qu'après que je vous ai dit : *le cheval de Jean*, ou : *le cheval noir*, vous êtes disposés à me dire à votre tour : "Eh bien ! après ?" C'est qu'en effet les mots que j'ai prononcés appellent bien dans votre esprit l'idée du cheval de Jean, l'idée d'un cheval noir, mais une fois cette idée reçue, vous vous demandez tout naturellement pourquoi on vous la met dans l'esprit, dans quel but on vous en occupe, et les mots prononcés ne vous offrent point une suffisante réponse.

Mais j'ai dans l'esprit quelque chose de plus : je ne sépare plus comme tout à l'heure les deux idées *cheval de Jean et cheval noir* ; je les unis dans ma pensée, et je juge que la couleur noire est celle du cheval de Jean, que je veux désigner le cheval de Jean quant à sa couleur, c'est l'idée de noir qui convient pour attribuer à ce cheval la qualité qui lui est propre, pour le qualifier, comme on dit. Si j'ai voulu vous faire part de cette forme nouvelle et plus étendue de ma pensée, si je veux vous communiquer le jugement que j'ai formé sur la couleur du cheval de Jean, cela et rien autre chose, je vous dirai : *Le cheval de Jean est noir*. J'ai eu recours, comme vous le voyez, à une idée nouvelle, représentée par un mot nouveau, le mot *est*, qui indique l'état, l'existence, pour joindre ces deux idées : *le cheval de Jean*, dont j'affirme quelque chose, et *noir*, exprimant ce que j'en affirme, ce que j'attribue au cheval de Jean, à savoir une couleur particulière, le fait, la qualité, si vous voulez, d'être noir.

Quand j'ai dit cela : *Le cheval de Jean est noir*, vous sentez bien, n'est-il pas vrai ? que vous n'avez plus, comme tout à l'heure, quand je vous disais : *le cheval de Jean, le cheval noir*, rien d'incomplet dans l'esprit, qu'ayant eu l'intention de vous communiquer le jugement que j'avais porté sur le cheval de Jean au point de vue de sa couleur je vous ai communiqué ce jugement tout entier, et que tous les mots nécessaires pour cette communication sont compris dans ce que j'ai dit.

Eh bien, nous voici arrivés à un des éléments les plus importants du langage, à ce qu'on appelle la phrase (2). Une phrase c'est un ensemble des mots exprimant un ou plusieurs jugements, comme je vous en ai donné un exemple tout à l'heure, ces jugements et les mots qui les expriment étant combinés de tel sorte que l'esprit soit entièrement satisfait, que le sens soit complet quand on est arrivé à la fin.

(1 continuer.)

Exercice de langue française.

DICTÉE.

Nous voici déjà à la mi-octobre. Les feuilles ont perdu leur couleur verte, et tombent des branches. On commence à voir au travers des forêts qui présentent un tableau triste, mais plein de grandeur et de poésie. Les feuilles

(2) D'un mot grec *phrasis*, lequel vient d'un verbe qui signifie parler, plus exactement, manifester par la parole ce qu'on a dans l'esprit.

du hêtre sont d'un jaune très-pâle, presque blanc, celles de l'érable, d'un jaune plus foncé et celles de la plane revêtent toutes les nuances, du rose au rouge vif ; chaque espèce d'arbres prend une teinte particulière pendant que le sombre feuillage du pin, du sapin, de l'épinette et de la pruche, vient trancher sur ce fond éblouissant.

L'automne inspire rarement des pensées joyeuses ; cette cessation de la vie végétative, cette mort apparente des plantes et des arbres fait naître, au contraire, les plus sérieuses réflexions sur le peu de durée des choses de ce monde, et surtout, sur l'automne de notre vie, qui s'approche avec tant de rapidité, pour nous courber sous son souffle glacé.

Explications.—*Mi-octobre* : *mi* est un mot invariable qui, placé devant un autre mot, sert à marquer le partage égal d'une chose en deux. Il est singulier que l'on dise *la* et non *le* mi-octobre quoique ces deux mots soient masculins.—*Feuilles* : parties de la plante qui forment les extrémités des rameaux.—*Perdu* : part passé du verbe perdre.—*Couleur* : effet que produit sur les yeux la lumière diversement réfléchi par les corps. En effet, la couleur n'existe pas dans le corps même, mais elle est produite par la décomposition de la lumière. Dans les ténèbres, la couleur n'existe pas.—*Branches* : parties de l'arbre qui sortent du tronc et portent les feuilles.—*À travers* : plusieurs auteurs veulent que l'on fasse une distinction entre *à travers* et *au travers* et qu'on dise *voir à travers* une vitre passer au travers d'un bois. On tient peu compte de cette distinction néanmoins, pourvu qu'on fasse attention de mettre *de* après *au travers* et de ne pas le mettre après *à travers*.—*Tableau* : Ouvrage en peinture représentant un objet de la nature ; il veut dire aussi : ensemble d'objets dont la vue produit une impression dans l'âme ; il est pris ici dans ce dernier sens.—*Grandeur* : qualité de ce qui est grand, qui élève l'âme.—*Poésie* : ce mot indique ici ce qu'il y a d'élévé et de touchant dans la nature, ou dans ce tableau de la nature, dont il est question.—*Hêtre* : bois dur à écorce lisse et bleuâtre ; on s'en sert beaucoup pour faire les montures d'outils de menuiserie ; le hêtre porte un fruit qui s'appelle fêve ou faine.—*Érable* : c'est avec la sève de l'érable que l'on fait le sucre.—*Plane* : Nom vulgaire donné à une variété de l'érable ; dans ce pays on dit *plaine*. La plane pousse dans les terrains bas ; son bois n'est pas aussi dur ni aussi précieux que celui de l'érable ; elle donne aussi du sucre, mais de qualité très-inférieure.—*Nuance* : différents degrés entre la couleur claire et la couleur foncée.—*Teinte* : nuance qui, résulte du mélange de plusieurs couleurs.—*Pin, sapin, épinette, pruche* : ces quatre variétés d'arbres ne perdent pas leur feuillage, ou plutôt leurs aiguilles, en hiver ; on peut dire la même chose du cèdre. Les trappeurs connaissent l'utilité de ces arbres dont les branches, l'hiver, font un excellent lit : la pruche et le cèdre surtout, puisqu'il ne sont pas gommeux comme les autres.—*Trancher* : se détacher d'une manière prononcée et sans transition.—*Éblouissant* : qui trouble la vue par un éclat trop vif.—*L'automne* : celle des quatre saisons de l'année qui s'étend du 21 septembre au 21 décembre.—*Inspire* : provoque, fait naître.—*Cessation* : état d'une chose qui est arrêtée ; discontinuation.—*Végétative* : qui appartient à la végétation ; qui est propre aux végétaux, par opposition à la vie animale.—*Mort* : cessation de la vie ; fin de l'existence active.—*Sérieuses* : qui donnent à penser ; graves ; sévères.—*Réflexions* : calcul que fait notre esprit sur certaines choses ; examen.—*Durée* : qualité de ce qui dure ; étendue de cette qualité.—*Rapidité* : état de qui va vite.—*Souffle* : vent mis en mouvement ; haleine.—*Glacé* : qui est très-froid ; qui produit la même sensation que la glace.

Causeries économiques.

(Suite.)

LE PÈRE DUPONT.—Un coutelier qui fait cinq couteaux par jour et les vend 1 franc pièce fait de mauvaises journées. S'il trouve le moyen d'en fabriquer dix et de les vendre 75 c. pièce, ses journées sont meilleures, bien qu'il ait réduit le prix des couteaux au profit des consommateurs. Enfin, si, à l'aide d'une machine, il en fournissait cent par jour et les vendait à 25 centimes pièce, il s'enrichirait—et mériterait de s'enrichir—car il serait parvenu à procurer des couteaux aux personnes qui ne pourraient pas dépenser plus de 25 centimes pour cet utile instrument.

L'INSTITUTEUR.—On appelle cela ; mettre les couteaux à la portée de toutes les bourses. Celui qui pourrait faire des souliers à 1 franc ferait disparaître tous les sabots et les pieds nus. Et si l'on pouvait fournir un paletot pour 2 francs.....